

PAR LES CRÉATEURS DE **LA CITÉ ROSE**

EX NIHILO ET DIVERSY FILMS PRÉSENTENT

MHD DARREN MUSELET YOUSOUF GUEYE

MON FRÈRE

UN FILM DE JULIEN ABRAHAM



AVEC **AÏSSA MAÏGA** **JALIL LESPERT** **ALMAMY KANOUTÉ** AVEC LA PARTICIPATION DE **HIAM ABBASS**



© Sébastien Royer

PAR LES CRÉATEURS DE **LA CITÉ ROSE**

EX NIHILO ET DIVERSY FILMS PRÉSENTENT

MHD DARREN MUSELET YOUSOUF GUEYE

MON FRÈRE

UN FILM DE **JULIEN ABRAHAM**

AVEC **AÏSSA MAÏGA JALIL LESPERT ALMAMY KANOUTÉ** AVEC LA PARTICIPATION DE **HIAM ABBASS**

DURÉE : 96 MINUTES / FORMAT : SCOPE / SON : 5.1

SORTIE LE 31 JUILLET

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. : 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr

Matériel téléchargeable sur www.bacfilms.com

Bac Films Bac Films #monfrere

RELATIONS INSTITUTIONNELLES

Sadia Diawara
sadia.diawara@gmail.com

RELATIONS PRESSE

I'M PR

Nicolas Hoyet et Hermine Thomas
84, rue du Fbg Saint-Martin
75010 Paris
Tél. : 01 81 70 91 90
nhoyet@impr.fr

SYNOPSIS

Parce qu'il voulait protéger son petit frère d'un père trop violent, Teddy, un jeune sans histoire, se voit accusé du meurtre de son père et est envoyé dans un Centre Educatif Fermé, dans l'attente de son procès pour parricide. Il plonge alors dans un univers brutal dont il ne connaît pas les règles. Il fait la connaissance d'Enzo, le caïd du centre. Après une période d'affrontement dur, leur amitié va leur permettre de déjouer le destin qui leur était promis.





ENTRETIEN AVEC JULIEN ABRAHAM (RÉALISATEUR) ET SADIA DIAWARA (CO-PRODUCTEUR)

Quelle est la genèse du projet ?

Julien Abraham : Après *La Cité Rose*, nous avons décidé avec mes producteurs (Nicolas Blanc de AGAT FILMS/ EX NIHILO et Sadia Diawara et Thibault Abraham de DIVERSY FILMS) de continuer le travail sur la jeunesse et les violences en général mais sans faire un film de cité. Avec mon co-scénariste, Jimmy Laporal-Trésor, nous avons cherché l'angle d'attaque du scénario. C'est ainsi que je suis tombé sur le livre de Richard Hellbrunn, *A Poings nommés*. Il y raconte la genèse de la psychoboxe, une discipline inventée par des psychologues pour déclencher la parole grâce à la boxe. Ils l'ont surtout utilisée sur des jeunes dans des Centres Educatifs Fermés (CEF) où sont placés les mineurs délinquants. A partir de ce livre, avec l'aide d'Almamy Kanoute, un éducateur très impliqué dans la lutte contre les violences et les inégalités, nous nous sommes mis à travailler sur le scénario... pendant trois ans et demi.

Quelle a été votre méthode de travail ?

Sadia Diawara : L'important était de coller à la réalité. On a rencontré Richard Hellbrunn. Il nous a, lui aussi, donné son approbation. Cela nous a permis de fabriquer le film autour de cette discipline. Nous avons fait beaucoup de visites dans des CEF et rencontré des éducateurs.

Julien Abraham : Cette phase de recherche a occupé notre première année d'écriture.

Sadia Diawara : Les portes nous ont été ouvertes grâce à nos réseaux socio-éducatifs et notre volonté de rendre l'univers du cinéma plus accessible. A titre d'exemple *La Cité Rose*, c'est plus de 200 ciné-débats dans les MJC, les centres sociaux, mais aussi en prison, dans les foyers, en CEF...

Comment avez-vous construit le récit ?

Julien Abraham : L'idée était de partir avec un personnage qui n'appartenait pas à ce milieu-là. Il nous fallait un protagoniste qui, comme le spectateur, allait découvrir le lieu et ses us et coutumes. Tout ce qui se passe dans le CEF provient d'histoires réelles qu'on nous a confiées. On a tissé tout ça pour construire une amitié entre un garçon typique de foyer (Darren Muselet), perdu, sans famille et un jeune lycéen (MHD), projeté par erreur dans cet univers.

Ça a dû être difficile de trouver un lieu pour le tournage. Où avez-vous posé vos caméras ?

Sadia Diawara : Oui c'est très difficile de demander à des gens d'un CEF de sortir d'un CEF. On a beaucoup cherché. Finalement, avec la chef décoratrice Julia Lemaire, nous avons décidé, pour plus de liberté de travail, d'aménager un lieu intégralement. L'Etablissement Public de Santé de Ville-Evrard nous a offert cette possibilité en nous confiant une « maison » que nous pouvions aménager à notre convenance. Et de plus, l'ouverture de ce lieu, nous a permis d'amener des jeunes de CEF et de divers

centres sociaux pour assister aux prises de vues. Nous y tenions beaucoup. Ils ont pu poser des questions aux équipes, et être ainsi sensibilisés aux différents métiers du cinéma. C'était la continuité du travail initié lors de l'accompagnement de *La Cité Rose*.

Julien Abraham : Sadia a fait venir vraiment beaucoup de jeunes ! Ce qui est drôle c'est qu'on assistait parfois à la confrontation entre ceux qui jouaient à se disputer dans les scènes de repas et des vrais jeunes de CEF qui faisaient des commentaires sur les situations et trouvaient ça très crédible. Il y avait vraiment un parallèle intéressant.

Sadia Diawara : Intéressant, car on a véritablement une volonté de travailler sur le participatif à toutes les étapes de conception de nos projets que ce soit pour la lecture de scénario, durant le tournage et jusqu'à la préparation de la sortie. On a montré différentes propositions d'affiches à des jeunes, ils ont donné leur avis. Pareil pour la bande-annonce. C'est hyper important pour nous d'être au plus près de la réalité. Derrière, ça permet aux jeunes de se dire qu'ils sont importants, de leur montrer qu'on peut leur faire confiance.





Comment avez-vous construit votre casting ?

Sadia Diawara : Dès qu'on a défini les rôles, on a envoyé l'offre de casting à toutes les structures socio-éducatives qu'on connaissait. On a reçu énormément de candidatures. Pour avancer dans la sélection, nous avons travaillé avec une directrice de casting, Marie-France Michel. On a essayé de voir le plus de monde possible. On a tout fait pour répondre à tout le monde parce qu'il n'y a pas pire qu'un jeune qui reste sans réponse. On a sélectionné les meilleurs avec qui nous avons mené des ateliers de travail autour du jeu d'acteur. Pour le rôle principal, celui de Teddy, on trouvait que MHD - qu'on ne connaissait pas mais qu'on avait entendu en interview - correspondait vraiment. On l'a rencontré. Il a dit oui après avoir lu le scénario. Et puis, il s'est prêté aux répétitions avec le groupe pour que les jeunes apprennent à faire connaissance.

Et les comédiens confirmés ? Jalil Lespert ?

Julien Abraham : Jalil Lespert, pour nous, c'était Igor l'éducateur. Je l'ai beaucoup apprécié dans *Pa-ra-da*

où il jouait un clown avec des enfants des rues. Il a un contact facile, naturel et direct avec les jeunes. Il a une vraie sympathie pour eux. En dehors des scènes, il était très proche des jeunes acteurs. Il a une autorité douce : il est patient, rappelant les limites, très à l'écoute.

Pourquoi avoir choisi Aïssa Maïga pour interpréter la psychologue aux gants de boxe ?

Julien Abraham : Il se trouve que notre modèle, la partenaire de Richard Hellbrunn, est une femme. On s'est dit, avec le co-scénariste Jimmy Laporal-Trésor, que ce serait intéressant de garder ce personnage féminin fort dans un milieu de garçons assez violents. Je connaissais Aïssa Maïga et je savais qu'elle faisait de la boxe. Son rôle est très difficile car il ne joue pas sur la parole - les mots d'une psychologue sont souvent comptés - mais sur l'écoute. Elle exprime beaucoup de choses dans le silence. Elle a aussi un regard très aimant sur les jeunes, et évite le jugement, tout en gardant la distance.

Ce qui est intéressant dans la manière dont vous filmez la psychoboxe, c'est que chaque scène révèle quelque chose de différent...

Julien Abraham : Il fallait qu'on comprenne que le but de la psychoboxe est de faire parler le corps, et ainsi de libérer la parole. La violence que subit le patient - même si les coups ne sont pas portés- provoque chez lui des souvenirs. Il y a souvent, par exemple, une perte de mémoire dans le cas de parricides, parce que c'est le choc le plus violent qui puisse arriver à un enfant. Du coup, nous avons commencé par des plans larges qui laissent imaginer qu'il s'agit d'un entraînement de boxe traditionnel pour arriver sur le très serré. Il y a aussi un mouvement circulaire autour du jeune qui représente le tournis qui doit être provoqué chez lui. Le cinéma permet de tricher un peu avec le processus car nous utilisons les flashbacks pour entrer dans le mental du jeune pendant les combats et ramener les scènes de violence vécues. Bien-sûr nous avons pris des libertés avec cette pratique pour des raisons d'efficacité.

Le film nous plonge au cœur d'une réalité de la justice française, les Centres Educatifs Fermés, des structures créées comme alternatives à l'incarcération, en 2002 par la loi Perben. 8 à 12 mineurs y sont placés par le magistrat, à la suite d'actes délictueux ou criminels. *Mon Frère* interroge-t-il leur utilité ?

Julien Abraham : Sur le principe, on ne peut qu'être d'accord avec une institution qui permet d'éviter la prison pour les mineurs. Dans la réalité, c'est évidemment plus compliqué, et il est bien difficile d'enrayer la spirale de violence dans laquelle nombre de ces jeunes se débattent.

C'est cette complexité qui m'intéresse : le sentiment de fatalité, bien sûr, mais aussi la liberté que chacun conserve de refuser la violence, comme Teddy le fait dans le film, et les efforts de tous ceux qui se battent contre cette fatalité, tous ceux qui croient en ces enfants et refusent qu'on les enferme - dans une prison ou dans un destin joué d'avance.





Votre interprète principal, MHD, est actuellement mis en examen. Quels sont les faits qui lui sont reprochés ?

Sadia Diawara : Pour reprendre les mots de son avocate, il est reproché à MHD d'avoir pris part à une rixe, au cours de laquelle un jeune homme a perdu la vie. Il est important de rappeler que MHD n'est pas suspecté d'avoir donné la mort à ce jeune et qu'en tout état de cause il est présumé innocent. MHD conteste depuis le départ son implication dans ces faits. L'enquête est en cours, mais vu les faits, elle est forcément longue et complexe.

Quelle est votre réaction face à cette situation ?

Julien Abraham : On a été complètement abasourdis par cette nouvelle. On a d'abord une pensée pour la victime et

ses proches, bien sûr, et nous condamnons évidemment cet acte, quel qu'en soit le coupable. Par contre on ne veut préjuger de rien. C'est à la Justice de trancher.

La seule chose que je peux dire, et c'est un sentiment vertigineux, c'est la façon dont une réalité a d'une certaine manière rattrapé la fiction - même si c'est bien sûr très différent.

Au-delà de la situation de MHD, la violence de certains jeunes est un enjeu majeur de notre société. Mon propos - et c'était le cas aussi dans « la Cité Rose » est d'ouvrir les yeux sur cette réalité.

Sadia Diawara : Notre seule réaction possible, face à un tel drame, c'est de redoubler d'efforts et d'attirer l'attention sur ces problèmes, afin de trouver des solutions cohérentes et efficaces ensemble.



ENTRETIEN AVEC JALIL LESPERT

Quelle a été votre réaction quand Julien Abraham vous a parlé de *Mon Frère* ? Avez-vous hésité à vous lancer dans l'aventure ?

J'ai beaucoup aimé le scénario et j'ai aimé la démarche de Julien Abraham. J'étais très sensible à la manière dont il se plongeait dans cette réalité de la manière la plus vraisemblable possible. J'aimais qu'il veuille créer un accompagnement des ados devant la caméra par des comédiens professionnels. Le film ne tourne pas autour des adultes, ils sont là pour soutenir les jeunes dont c'est la première expérience de cinéma. Je savais que je m'impliquais dans une aventure collective avec des gens investis dans les quartiers. Ils font du cinéma différemment. C'est rare d'avoir l'occasion, l'opportunité,

de rencontrer des gens qui ont le courage, l'abnégation, l'idéalisme, de porter des films pendant des années, pour parler de ça. Ma chance de comédien, c'est de pouvoir circuler d'un monde à l'autre, d'un plateau à l'autre, et de pouvoir apprécier quand j'ai en face de moi des gens qui ne font pas des films pour faire des films, mais parce qu'ils ont un engagement politique et social.

Vous aviez vu *La Cité Rose* ?

J'ai vu *La Cité Rose* que j'ai beaucoup aimé. On y sent la sensibilité d'un réalisateur qui a un regard particulier, une tendresse sur ces quartiers-là. En même temps, il a un rapport très frontal, très direct de l'adolescence. C'est important de donner la parole à ces gamins-là.

Vous sentez-vous proche de l'éducateur que vous interprétez ? De quoi vous l'avez nourri ?

Julien Abraham était très présent sur le plateau, il a créé une famille. On était entouré d'éducateurs. J'ai grandi dans un quartier populaire, entouré de gamins comme ça, donc, j'ai pris mes marques naturellement avec eux. On ne peut pas tricher avec des comédiens qui n'ont pas de savoir-faire et sont aussi impliqués et instinctifs. Il fallait être aussi sincère qu'eux. Pour avoir fait des films plutôt naturalistes en tant qu'acteur, comme *Le petit lieutenant* ou *Ressources humaines*, où on est plongé dans une certaine réalité, j'ai tendance à faire l'éponge. Du coup, je me sentais assez libre sur le texte et j'ai essayé de les pousser, de les driver. Mais je suis surtout resté à ma place car ce n'est pas un film sur mon personnage. Je suis là en écho.

Mon Frère met en lumière la psychoboxe que vous êtes amené à pratiquer avec la psychologue qu'interprète Aïssa Maïga. Comment vous êtes-vous préparé ?

Mon travail a surtout consisté à assister Aïssa. C'est elle qui s'est entraînée. Mais je crois au concret pour aider ces

gamins. J'ai joué dans un film italien qui n'est pas sorti en France - *Pa-ra-da* de Marco Pontecorvo - le rôle d'un éducateur français parti en Roumanie avec *Clowns Sans Frontières*. L'histoire se déroule à la suite de la chute du mur, après la mort de Ceausescu, à une époque où l'on découvre que nombre d'orphelins sont livrés à eux-mêmes, vivent dans la rue, dans les égouts, et sniffent de la colle à longueur de temps. L'éducateur a alors créé une compagnie de cirque, pour leur apprendre à être responsable les uns des autres. Tous ces principes d'éducation concrets permettent à des gamins d'extérioriser leur violence, de poser des mots en passant par le corps, ou de prendre conscience de l'autre.

Est-ce que ce tournage a changé le metteur en scène que vous êtes ?

J'aime ce cinéma à hauteur d'homme. J'aime quand on a le temps et l'énergie de laisser poindre une certaine forme de réalisme, et cela m'a donné envie de faire un film plus simple et naturaliste. Quoiqu'il en soit, être sur le plateau de Julien a été très inspirant.





ENTRETIEN AVEC ALMAMY KANOUTÉ

EDUCATEUR, MILITANT ASSOCIATIF
CO-SCÉNARISTE DE MON FRÈRE
ET INTERPRÈTE DE PAPOU

Comment avez-vous été contacté pour participer à l'aventure de *Mon Frère* ?

Je suis éducateur spécialisé. Sadia Diawara, producteur du film, est un de mes plus vieux amis. Il trouvait logique, vue la thématique traitée dans le scénario que développaient Julien Abraham et Jimmy Laporal-Trésor, que je leur apporte mon expérience professionnelle dans ce genre de structure. En général, les différents films qui ont essayé d'aborder ce milieu manquaient souvent de réalisme.

Quelle a été votre approche ?

J'ai d'abord eu la pression parce que c'était la première fois que je collaborais à un scénario. J'ai partagé des expériences de vie, de conflits, que j'ai pu avoir dans les différentes structures où je passais du temps. On s'est

rapprochés des consultants spécialisés dans telle ou telle thématique. Avec ça, nous avons bâti les personnages, créé des identités, et commencé à tisser des histoires.

Les éducateurs dans le film ne sont pas des super-héros. Certains tentent la conciliation, d'autres imposent leur physique...

On a essayé de faire ressortir les différents profils d'éducateurs. Il y a ceux qui vont favoriser le dialogue, ou d'autres qui vont privilégier la fermeté. L'important est de ne surtout pas répondre à la violence par la violence. Il faut savoir que ce sont des ados qui sont constamment dans le test et cherchent à identifier les failles entre adultes. C'est un métier qui demande une constante vigilance. L'équipe en elle-même est souvent un équilibre subtil qui compense les forces et faiblesses des uns et des autres.

**Vous êtes également comédien dans ce film.
L'éducateur que vous incarnez dans *Mon Frère*
est-il proche de celui que vous étiez sur le terrain ?**

Je n'ai rien à voir avec ce profil-là. Si mon physique en impose - et ça peut aider face à des gamins de 13 ans qui mesurent presque 2 mètres et pèsent 90 kilos ! -, j'ai toujours favorisé le dialogue. J'avais déjà tenu un petit rôle dans *La Cité Rose*, mais là c'était une vraie composition. Depuis, les propositions n'arrêtent pas d'affluer. J'ai ainsi enchaîné avec *Les Misérables* de Ladj Ly que j'ai été très fier de présenter au dernier Festival de Cannes.

***Mon Frère* porte un regard ambivalent sur les Centres
Educatifs Fermés (CEF)...**

Oui, il était important de se demander si ces structures sont encore adaptées à notre ère. Le fait pour certains ados de se retrouver dans un centre qui confine les énergies, qu'elles soient positives ou négatives, cela ne peut donner qu'un résultat explosif. Et puis, j'ai vu des gamins arriver au centre en n'étant pas forcément impliqués dans la délinquance, et en ressortir complètement bousillés. C'est le constat en tant que professionnel que je fais de plus en plus. La notion de protection de l'enfance n'a plus de sens.

Pour autant *Mon Frère* offre une note d'espoir...

Oui, parce qu'il y a des éducateurs qui ont pour objectif de sauver des ados. Tourner ce film a été une belle expérience car ça m'a permis d'avoir une réflexion sur les méthodes à avoir auprès de ces jeunes-là.





© Sébastien Dumontier

BIOGRAPHIE DE JULIEN ABRAHAM

Auteur réalisateur de cinéma, Julien Abraham commence sa carrière par un documentaire sur un tour du monde des musiques *2001, l'Odyssée des musiques* pour lequel il filme des musiciens engagés dans douze pays sur une période d'un an. En 2013 sort son premier film, *La Cité Rose*, histoire d'un enfant touché par une balle perdue dans une cité. Ce film reste aujourd'hui une référence pour les jeunes des « quartiers populaires ». Il va ensuite enchaîner coup sur coup le tournage de deux films : *Made in China* en 2018, qui nous emmène dans la communauté asiatique de Paris. C'est le premier film avec un casting presque 100% asiatique. En 2018 il tourne *Mon Frère*, une plongée au cœur des centres éducatifs fermés, qui nous transporte dans l'univers violent des mineurs délinquants récidivistes.

BIOGRAPHIE DE MHD

Il a suffi d'un été pour que tout explose pour MHD. En 2015, Mohamed Sylla est livreur de pizza dans son quartier du 19ème arrondissement de Paris.

Né d'une mère sénégalaise et d'un père guinéen, MHD est empreint d'une double identité, française, pays où il est né, et africaine, dont il porte un héritage musical et culturel.

En septembre 2015, MHD poste sur les réseaux sociaux son premier freestyle, avec un titre : « Afro Trap ». L'interprétation est dynamique, confiante, sur une rythmique afro légère et entêtante. La toile s'emballe, des milliers de personnes partagent ce mélange original. Cette vidéo spontanée démarre une longue série qui va propulser MHD de son quartier à une tournée de plus de 200 dates dans une vingtaine de pays, en Europe, aux Etats-Unis, et en Afrique. Avec, en point d'orgue symbolique en avril 2017, un concert devant 65.000 spectateurs à Conakry, en Guinée, où il a été accueilli en héros puis Coachella en avril 2018 à Los Angeles, festival le plus prestigieux du monde.

MHD doit son succès autant à son instinct qu'à son travail. En mêlant l'énergie du rap parisien à des rythmes afro-pop matinales de sonorités trap brutes, son afrotrap n'a pas ouvert une porte, elle a fait sauter sa serrure, en France et en Europe. Entre valeurs familiales et esprit combatif, son premier album sorti en avril 2016, MHD, a aussi bien tendu des ponts vers la musiques électronique que vers ses racines sénégaloguinéennes.

Son deuxième album sorti en septembre dernier s'intitule « 19 », chiffre qui n'est pas anodin pour MHD, originaire du 19^{ème}.

Un milliard de vues YouTube plus tard, le premier album est certifié triple disque de platine en France, et disque de platine à l'export, avec 400.000 ventes dans le monde. Le deuxième album est quant à lui déjà certifié disque de platine.

MON FRÈRE est sa première expérience en tant que comédien.



LISTE ARTISTIQUE

TEDDY MHD
ENZO DARREN MUSELET
CLAUDE AÏSSA MAÏGA
IGOR JALIL LESPert
ANDY YOUSOUF GUEYE
MADAME MIROUN HIAM ABBASS
LA GRAND-MÈRE LISETTE MALIDOR
LE PÈRE MARK GROSy
LA MÈRE NÉVA KEHOuANE
PAPOU ALMAMY KANOUTE
LA PROF DE FRANÇAIS FATIMA AIT BOUNOUA
OLIVIER MATTHIEU LONGATTE
MO NAJETO INJAI
UNSAI HAKOU BENOSMANE
MOÏSE DIDIER MICHON
VÉLO BILAL BENAÏSSA
BOB KHALID ACHARKAU
SILAS HASSAN KONE
BIGGY BILAL FELLAHGHNIMI
RAYAN ISMAIL OUZZANI
LA JUGE LAURE WERCKMANN
FRANÇAIS #1 EDOUARD BERCHICHE
FRANÇAIS #2 MAXENCE LEURENT
LE GARDIEN DE NUIT ABDELKADER HOGGUI
GENDARME GILLES ARNAUD
JEFF CHRISTIAN NSANKETE « DYCOSH »
EDUCATRICE BINTOU SYLLA

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE JULIEN ABRAHAM
PRODUIT PAR NICOLAS BLANC
THIBAUT ABRAHAM
SADIA DIAWARA
COPRODUIT PAR ADEL KADDAR
MOHAMED SYLLA
MIGUEL TEIXEIRA
UN SCÉNARIO DE JULIEN ABRAHAM
JIMMY LAPORAL TRESOR
ALMAMY KANOUTE
AVEC LA COLLABORATION DE NICOLAS PEUFAILLIT
HÉLÈNE TOLÈDE COURONNE
JULIEN MEURICE
SCOTT STEVENSON, ACE
RIWANON LE BELLER
MATHIAS LEONE
LIONEL GUENOUN
QUENTIN SIRJACQ
MUSIQUE ORIGINALE JULIA LEMAIRe
DÉCORS ELISA INGRASSIA
COSTUMES VICTOIRE GOUNOD
ASSISTANTE RÉALISATEUR EMMANUEL ELI
DIRECTION DE PRODUCTION PIERRE HUOT
POSTPRODUCTION SYLVAIN SASTRE MIRALLES
RÉGIE



PROGRAMMATION

Philippe Lux
01 80 49 10 01
p.lux@bacfilms.fr

Laura Joffo
01 80 49 10 02
l.joffo@bacfilms.fr

Marilyn Lours
01 80 49 10 03
m.lours@bacfilms.fr

MC4 Arnaud de Gardebosc
04 76 70 93 80
arnaud@mc4-distribution.fr

MARKETING

Christian Monschauer
01 80 49 11 21
c.monschauer@bacfilms.fr

Manon Galibert
01 80 49 11 18
m.galibert@bacfilms.fr